

## La passe Swinburne <sup>1</sup>

C'est à Kwamouth, où je laissai ma dernière lettre qui te contait les splendeurs du Pool et du Chenal, que le Kasai se jette dans le Congo.

Kwamouth est un petit poste militaire établi sur une colline aride et caillouteuse. C'est actuellement le point terminus du premier tronçon de ligne télégraphique qui se prolonge jusqu'à Stanley Falls.

Nous sommes descendus à terre, où nous avons été reçus en grand appareil. Sur la rive, quarante soldats alignés qui présentent les armes ! Devant la colonne, rien de plus impressionnant que ces trois Européens dans leurs costumes blancs déchirés, mal lavés, d'une propreté sale.

Ils sont pâles et si amaigris ! Mais ça ne fait rien. Vois comme ils redressent le torse et se roidissent pour saluer militairement le chef qui passe, immaculé lui, tout galonné de bleu et or !

(1) Extrait d'une lettre adressée à M<sup>me</sup> L. Courouble.

L'émotion m'étrangle, et mes yeux se brouillent...

L'inspection est terminée à une heure. Nous remontons sur la *Ville d'Anvers*, qui s'engage dans le Kasai.

C'est un beau fleuve, coulant d'abord entre de hautes rives boisées, puis au milieu de grandes plaines marécageuses dont les roseaux jaunissent, croustillent comme des blés murs.

Parfois, des collines ondulent encore, dévastées par le feu, toutes brunes, toutes rousses. On dirait des vignobles, l'hiver.

A mesure que l'on remonte le rude courant, le fleuve écarte ses bords, s'épanche avec ampleur. C'est une inondation qui miroite à perte de vue, une inondation resplendissante que l'on contemple sans arrière-pensée de tristesse puisqu'elle ne fait tort à personne.

Le ciel bleu, léger, fondant, tient avec le paysage. Mais, tout contre nous, l'eau garde une couleur de dure ardoise et forme disparate.

Elle boude le ciel, refuse de le réfléchir. Elle se cantonne dans son « quant à soi ». Personnelle, c'est vrai, mais combien laide !

Des bancs de sable affleurent nombreux qui brillent comme de l'or. Les bancs de sable, voilà ce qui rend la navigation du Kasai si malaisée. Il en est d'invisibles qui se déplacent sans cesse,

---

obligeant les capitaines, à chaque nouveau voyage, de modifier la route et la course de leur steamer.

Et les hippopotames ! Ils pullulent. De loin, leurs têtes qui émergent de l'eau semblent de noirs récifs. On tire dessus, mais les monstres se moquent de nos Winchester. Ils se dispersent, s'engloutissent ; la bande se reforme aussitôt, et reparait un peu plus loin. De nouveau ils soulèvent leurs mufles, baillent en montrant le fond rose de leur immense bouche, leurs vilaines dents en chicots. Ils chauvissent des oreilles et, après un soufflement, se replongent dans un remous.

Des compagnies d'échassiers, des toucans, volent lourdement au-dessus du fleuve et s'abatent au sommet des arbres qu'ils fleurissent de leur brillant plumage. Des tas de pélicans goitreux, au large et long bec couleur de gutte, s'ébrouent et s'éventent sur le sable au milieu des jolis flammants blancs et roses ; et il y a aussi les marabouts, la tête dans les épaules, qui dorment sur une patte, et qu'on prendrait pour de vieux professeurs de mathématique enfoncés dans quelque problème insoluble ! Il leur manque sous l'aile un gros parapluie vert.

Beaucoup de crocodiles, allongés sur le sable

dans une sieste béate. Nous en avons tué un de belle taille d'un coup d'albini.

Ça été un fameux spectacle. Touché au flanc, en plein-foie, il ne pouvait replonger dans la rivière. Il tâchait à se dresser pourtant, ouvrait une terrible gueule. Du steamer, on entendait le claquement de ses mâchoires. Il fallait voir les Bangalas de l'équipage! Quelles clameurs! Hé, c'était de la viande pour eux! Alors l'Inspecteur a commandé : *Stop!*

Aussitôt les noirs de piquer dans l'eau en hurlant de joie. Sur la rive, l'un d'eux saisit l'animal par sa queue crénelée. Ah la superbe attitude pour Barye!

Le reptile se redresse, se tord, claque encore des mâchoires. Mais il succombe enfin sous les coups de hache qui lui « kipe-kapent » la moëlle allongée! Pauvre bête!

On a dépecé le crocodile dans la baleinière. Du haut du pont, nous avons assisté à cette boucherie peu appétitive. Dire que nous aussi nous avons toutes ces sales machines dans le corps! Dire que ces Bangalas ne travailleraient pas avec moins de sang-froid s'il s'agissait de découper, de préparer un être humain — moi par exemple Brrr...

Mais tu ne nous dis rien des éléphants! me reproche mon petit Bob. Attends un peu.

C'est le lundi 19 juin, vers neuf heures du matin, par... ma foi, je ne sais pas la longitude, que j'ai vu mon premier éléphant.

J'ai consigné ça dans mon carnet avec combien de points d'exclamation !

Une masse énorme, un mastodonte, un mammoth quoi, moins les défenses recourbées. Je n'ai jamais vu un si grand animal dans aucun jardin Zoologique.

Il était occupé à boire au bord d'une île. Ses pointes étaient courtes, droites. Quand il eut fini, un jet brillant coula de sa trompe comme d'un tuyau de château d'eau.

Le colosse s'est laissé contempler pendant quelques minutes, puis il est rentré dans les herbes.

Quelle chance ! Personne n'a tiré dessus. D'ailleurs, il était trop loin, très poétiquement vêtu de brumes.

Et il s'en est allé tranquillement, comme la bête heureuse du paradis terrestre, celle qu'on voit dans notre si belle eau-forte de Rembrandt.

Cette navigation sur les grands fleuves du Congo est vraiment distractive, apaisante et, n'était ce soleil qui brûle de toute sa force, rien n'aurait plus de charme. Les soirs surtout sont de pures merveilles. Alors, le fleuve cesse sa petite houle et ralentit sa course. C'est une coulée de douce lumière.

On stoppe vers cinq heures dans une petite anse. Quand le bateau est amarré, on se promène sur la grève de sable fin, à moins qu'on ne s'enfonce dans la forêt vierge toute rétentissante de la chamaillade des perroquets et des singes.

Après dîner, je regarde les indigènes campés sur la rive autour des grands feux. Toute la nuit, j'écoute les cognées qui résonnent mat en fendant les souches. Et les crapauds coassent, et crécellent les cigales sous le clair de lune.

Et, parfois aussi, j'entends le lointain pépiage des oiseaux voyageurs qui passent là-haut, si haut, dans le ciel et volent peut-être vers l'Europe!

On repart le lendemain, à l'aube, dans le brouillard qui traîne sur les eaux...

Nous sommes arrivés à Bokala le mardi 20 juin à huit heures. Mais le chef de poste étant parti en palabre dans l'intérieur avec tous ses soldats, nous n'avons fait qu'une courte halte dans la station. J'ai vu là un petit garçon arabe qui ressemblait à mon Bob. Comme je l'ai pressé sur mon cœur! Et je sentais, en l'embrassant ainsi, un regret et une consolation inexprimables!

Oh non, que je n'oublie rien! Je me dis souvent pour me donner du cœur : chaque jour qui vient n'a-t-il pas été attendu par quelque malheureux avec un espoir éperdu?

Eh bien, mon jour viendra aussi peut-être.

Tu sais que M. l'Inspecteur Costermans m'avait engagé à l'accompagner jusqu'à Swinburne où il se proposait de renflouer le s.s. *Princesse Clémentine*.

Il va sans dire que je ne me suis pas fait prier.

C'est le mercredi 21 juin à onze heures, après sept jours de navigation, que nous sommes entrés dans la fameuse passe. Figure-toi le plus riant, le plus radieux endroit du Kasai.

Le fleuve largement épandu, semé d'îlots verdoyants où s'élançait une végétation inextricable et romantique, comme dans les gravures de Gustave Doré...

Oui, mais combien de bateaux se sont échoués dans ce ravissant paysage de conte de fées !

L'un d'eux, le s.s. *Archiduchesse Stéphanie* y a péri tout entier l'année dernière. On voit son épave lamentable, déjà envahie par les lichens aquatiques.

Tout a été tenté pour dégager le steamer. Mais il est comme fixé à chaînes et à boulons sur le roc. Il ne bouge plus, il est indécrochable. Ce n'est plus maintenant qu'une bouée, — une bouée de cinq cent mille francs !

La passe Swinburne a une cinquantaine de mètres de long et trente de large. Elle est bordée

par des écueils complètement submergés, même aux eaux basses, et dont nul remous ne révèle la présence aux navigateurs. Son passage est rendu plus dangereux encore à la descente par l'obliquité du courant impétueux qui oblige les capitaines de la traverser *full steam* afin de ne pas être dérivés et précipités contre les récifs. Il s'agit donc d'embouquer le chenal juste dans son axe.

A la montée, c'est moins périlleux, car la machine triomphe des rapides.

Malgré tout, les capitaines, je t'assure, ne sont pas à leur aise...

Enfin, nous avons abordé sans encombre sur une côte vierge, plantée d'arbres magnifiques, tout enlacés par les lianes et consolidés à leur pied par des étançons naturels gigantesques, de véritables contreforts d'église gothique ?

Le s.s. *Princesse Clémentine* était cabré sur la rive, l'avant dressé hors du fleuve, l'arrière noyé sous les eaux.

Le bateau se tenait incliné de tribord à babord et reposait sur une protubérance du fond.

Il n'a pas fallu moins de dix jours pour le renflouer.

Comment peindre cette douce existence sous les ombrages de la forêt, dans l'odeur des grands feux de bois vert qui parfumaient tout ce rivage comme « le cèdre et le thuya ardents » de l'île



fortunée où Kalypsô, la Nymphé, « chantait d'une belle voix, tissant une toile avec une navette d'or » ?

Les soldats m'avaient construit une hutte avec des branches et des nattes. Je dormais un peu à la façon des sauvages. Si tu avais vu mon lit, mon lavabo !

Etabli dans l'ombre fraîche d'un parasolier, je lisais, je prenais force notes, ou bien je causais amicalement avec M. Costermans qui me documentait sur l'Afrique.

Paul Costermans ! Le terrible Cosse ! Un chef. Un des grands organisateurs de notre colonie.

Des cheveux blonds onvés, des yeux malicieux, un nez fin, légèrement busqué, et, dans toute la physionomie rose et claire, une expression d'énergie calme et quelque chose de timidement sarcastique. Un causeur charmant, tout plein d'ironie, qui sait mettre de la grâce et de la gentillesse dans la « capote » — un vilain mot d'ici.

Ce qui ne l'empêche pas d'adorer comme moi les bébés nègres !

J'oubliais ses mains ! Ses mains de femme, si petites qu'elles en deviennent presque difformes. C'est ce qui explique — et comme je le comprends ! — qu'il ne veuille pas les user par de trop multiples shake-hands... Il ne lui en resterait bientôt plus !

Tiens, en passant, veux-tu cette petite histoire, qui te montre une facette de Costermans ?

Quelques jours avant notre départ, nous siégeons en conseil d'enquête pour examiner le cas d'un officier de marine inculpé de refus d'obéissance. L'homme assurait qu'il était malade et ne voulait pas travailler. « D'ailleurs, disait-il, à quoi bon ? je mourrai bientôt ». Il ne sortait pas de là. Encore que le bon docteur Zuccaro eût conclu à la simulation, le faux malade persistait dans un mensonge que dévoilait suffisamment son appétit magnifique. Bref, il refusait tout service et morguait son chef.

A l'audience, il s'entêta davantage encore.

— Ainsi donc, lui dit l'Inspecteur, abandonnant toute bienveillance inutile, c'est un système, vous ne voulez pas travailler ?

— Je suis malade, répond le prévenu. Je mange bien, je bois bien, je dors bien, c'est vrai ; n'empêche que ça ne va pas. Je n'en ai plus pour longtemps.

— Encore une fois vous refusez d'exécuter mes ordres ?

— Oui. D'ailleurs, je mourrai bientôt.

Alors, Costermans penche le torse et, terrible, le coude sur la table, l'index pointé sur le rebelle :

— Eh bien, monsieur, retenez ce que je vous

dis : « Si vous mourez, n'est-ce pas, vous serez puni ! »

Le plus beau, c'est que notre officier en flagela de peur !

Ce gaillard n'est pas le seul... Il y a des tas de gens ici, forts comme des baobabs, qui répètent à tout moment qu'ils vont mourir.

On va mourir : c'est très distingué.

Encore une petite anecdote, tu permets ?

Un matin, à Léopoldville, je me rends chez mon greffier qui avait la fièvre. Je le trouve dans son lit. Il me confie qu'il ressent des douleurs atroces... « Je vais mourir, » gémit-il d'une voix sépulcrale. Et il presse ma main comme pour un adieu solennel.

Vers trois heures, je vois mon greffier qui entre dans mon bureau, timidement, très embarrassé, tout honteux de ne pas être mort !

Mais je perds le fil...

Ah les bons déjeuners, les exquis dîners préparés par Tchibemba, le cuisinier de M. l'Inspecteur !

Que de croquis j'ai tracés, surtout de cette vaillante équipe d'ouvriers blancs et noirs qui travaillaient à force tout le jour ! Assis dans ma paresse, je contemplais et je songeais. Ces coups de marteaux sur la tôle, ce bruit des crics, ces

poulies gémissantes, ces renacements d'engrenages, c'était toute l'animation d'Hoboken sur cette terre jamais explorée.

Au loin, retentissaient les cognées des Bangalas abattant de gros tecks pour construire des chèvres. Après de longues heures, un terrible craquement résonnait dans la forêt : l'arbre blessé à mort tombait avec un sifflement de feuilles, un épouvantable fracas de branches et de rameaux cassés. Il s'agissait alors de l'amener jusqu'au fleuve, travail d'hercule auquel s'attelaient cinquante bougres. Ils tiraient par à-coups, hurlant une complainte pour simultaner leurs efforts. A mesure qu'ils approchaient, je distinguais les mots de leur chanson. Ils disaient : *Bizi, lozo, heih ia, ia!* Puis, ils donnaient le coup de collier. Et c'était triste et superbe, ce gémissement d'esclaves : « Nous aurons de la viande, du riz, allons travaillons bien ia, ia! »

Cependant, ils s'avançaient, et, tout à coup, ils passaient devant ma petite table, tels une trombe, balayant tout sur leur passage avec ce tronc énorme qui ouvrait le sol comme un coutre...

Dans cette horde de sauvages tout nus, quels corps de gracieuse et robuste adolescence!...

Comme notre séjour s'était prolongé au-delà de nos prévisions, nous avons fini par manquer un peu de tout.

Plus de vin, plus d'eau potable, plus de manioc!

Mais il y avait de si délicieux ananas dans la forêt, des ananas à la saveur fondante, parfumée...

Tout de même, à la fin, cette coupole de feuillage commençait à nous opprimer.

Il était temps que le steamer fût renfloué.

Quelle joie! Quels cris de victoire quand, le samedi 1<sup>er</sup> juillet, vers quatre heures, après bien des essais infructueux, bien des alternatives d'espoir et de découragement, le bateau se souleva sous la traction des palans et des treuils! Je renonce à les décrire.....

Et nous sommes repartis le 2 juillet.

Il avait été décidé que le s.s. *Princesse Clémentine*, usant de ses propres forces, franchirait la passe le premier sans l'aide du remorqueur envoyé à son secours. Afin de prouver ma confiance dans le brave capitaine Van Horster, que je voyais d'ailleurs si malheureux du discrédit où il se croyait tombé à cause du fâcheux accident, je prends place à côté de lui sur la dunette de la *Princesse*. Après d'ironiques adieux de M. Costermans, obligé de rester sur le remorqueur « pour voir », la *Princesse* lève l'ancre. Mais, tout de suite, le courant la fait dériver. Le gouvernail n'obéit plus! Les Bangalas n'ont que le temps de sauter à l'eau pour amarrer le steamer qui, fort

heureusement, s'arrête à une centaine de mètres en aval.

Alors, le remorqueur, commandé par le capitaine suédois Hussing, vient nous rejoindre. Quand il nous a solidement attachés en attelle, nous remontons avec lui à trois kilomètres, histoire de prendre du champ. Puis, on vire bord sur bord et nous redescendons avec une vitesse vertigineuse.

Tout le monde est silencieux.

Les sonneries du signal nous vont dans le dos...

Le capitaine Hussing, un vieux de la vieille cependant, est très pâle. A tout instant, il saisit et braque ses jumelles. Ses mains, ses bras sont agités d'un tremblement nerveux.

Sans se retourner, par des gestes brusques, impatients, il commande la manœuvre de la barre au Bangala timonier, debout derrière lui.

Nous virons encore.

*Dring, Dring, Dring! Full steam!*

On entend les deux hélices du remorqueur qui se démènent avec une rage folle. Nous volons dans le courant. *Matadi, matadi!* Les pierres, les pierres! crient les sondeurs qui signalent les écueils.

Voilà la minute d'angoisse, le moment pathétique!

---

Nous résistons au courant oblique. A toute vapeur nous passons entre les balises !

Hourrah ! Nous sommes sauvés !

Hussing sourit : les couleurs lui reviennent, il agite les bras en l'air et, plein d'allégresse, il entonne un refrain scandinave. C'est le chant... d'Hussing !

Mais il faut me borner, comme on dit. Je ne te conterai pas toutes les péripéties du retour et comment nous restâmes par exemple vingt-quatre heures échoués sur un sacré banc de sable ! Qu'il te suffise d'apprendre que nous sommes rentrés le samedi huit juillet à Léo, où m'attendait ta belle grosse lettre . . . . .